

Prix Florence

LES LAURÉATES 2009

RENCONTRE AVEC *8 femmes remarquables*

Des infirmières qui, par leur engagement et leurs réalisations, sont des inspirations.

PAR Suzanne Décarie
PHOTOS Marcel LaHaye



Le 5 mai dernier, l'Ordre des infirmières et infirmiers du Québec a rendu hommage aux lauréates des prix Florence 2009. Pour la septième année consécutive, des infirmières exceptionnelles ont été honorées à l'occasion de la soirée des prix Florence, un événement-bénéfice annuel organisé au profit de la Fondation de recherche en sciences infirmières du Québec (FRESIQ).

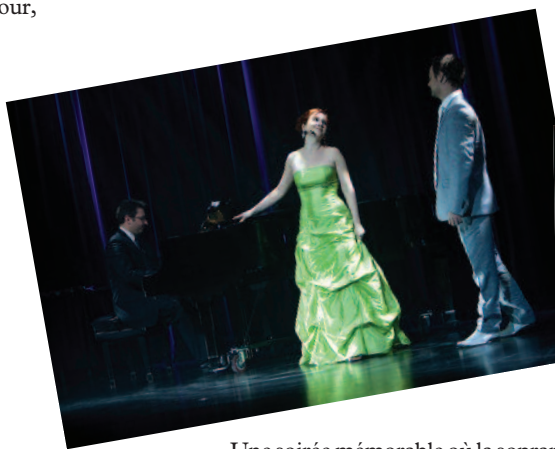
Les prix Florence soulignent les actions et les réalisations remarquables d'infirmières qui se sont illustrées dans différentes sphères de la profession : recherche en sciences infirmières, leadership, engagement commu-

Gyslaine Desrosiers, présidente de l'OIIQ et de la FRESIQ, en compagnie des lauréates lors de la soirée des prix Florence qui se tenait au Cabaret du Casino de Montréal. De gauche à droite : Gyslaine Desrosiers, Louise Gareau, Louise de Bellefeuille, Marie-Pierre Guérin, Danielle D'Amour, Andrea Maria Laizner, Louise Leduc, Annie Perreault et Diane St-Cyr.

nautaire, excellence des soins, relève, rayonnement international, promotion de la santé et prévention de la maladie. Ils sont attribués par un comité de sélection.

En conférant un honneur bien mérité à huit infirmières exceptionnelles, les prix Florence rendent, par la même occasion, un chaleureux hommage à toutes les infirmières et à tous les infirmiers qui ont à cœur le mieux-être de la population québécoise.

Perspective infirmière vous les présente.



Une soirée mémorable où la soprano Amélie Moïse, le baryton Dominique Côté et le pianiste Martin Dubé, ont conquis leur auditoire composé de quelque trois cent cinquante personnes. Le trio lyrique a présenté un répertoire divertissant et émouvant, empreint de romantisme.



ENGAGEMENT COMMUNAUTAIRE DONNER AU SUIVANT

Lors de la conférence Partners in Healthcare en collaboration avec la Society for the Arts in Healthcare, tenue à Edmonton, des participants de partout dans le monde n'en revenaient pas de ce qu'on a réussi à faire!

En juin 2004, le Centre C.A.R.M.E.N ouvrait ses portes à Gatineau sous la direction d'Annie Perreault, infirmière, et de Diane Ranger, art-thérapeute. « Le concept est unique : un regroupement de contractuels de diverses professions – art-thérapeutes, psychothérapeutes, massothérapeutes, infirmières – et une équipe de bénévoles travaillent ensemble pour accueillir et soutenir des personnes qui souffrent », explique Annie Perreault, l'âme de ce centre qui porte le nom de sa mentore Carmen Richard-Alepin, sa tante, grande infirmière, peintre, musicienne, et cœur de la famille. C.A.R.M.E.N est aussi l'acronyme de créativité, accompagnement, ressourcement, maintien et environnement naturel.

Pour réaliser son rêve d'un centre fondé sur une approche holistique des soins qui contribuerait au mieux-être des personnes souffrantes et de leur famille par l'art, la massothérapie et les soins infirmiers, Annie Perreault devait d'abord trouver un mécène. Un rôle que son conjoint a tout de suite assumé. Il s'est non seulement engagé comme président de la

Fondation, mais il loge gracieusement le centre dans l'édifice chaleureux qu'il a construit. « Privilégiés, nous avons voulu "donner au suivant" pour reprendre le titre de l'émission de Chantal Lacroix et tenter d'améliorer la vie des gens malades en s'assurant que les services offerts sont gratuits et complémentaires à ceux que dispense le réseau de la santé », dit-elle.

Infirmière depuis plus de 25 ans, consultante en soins palliatifs, assistante de recherche, chargée de cours, chercheuse, Annie Perreault a aussi été bénévole pour Leucan et pour la Maison Mathieu-Froment-Savoie, un centre de soins palliatifs où elle donnait de la formation. « J'ai un grand souci de l'autre, reconnaît-elle. Et je pense qu'en équipe, on a réussi à changer des choses pour les nombreuses personnes qui ont adopté le centre qu'ils appellent "la maison" et où ils se sentent chez eux. »



EXCELLENCE DES SOINS À LA DÉFENSE DES PATIENTS

Diane St-Cyr est particulièrement fière d'avoir collaboré à l'importante publication de l'OIIQ intitulée *Les soins de plaies au cœur du savoir infirmier : de l'évaluation à l'intervention pour mieux prévenir et traiter*. « Être co-auteure et éditrice scientifique, c'était un gros défi professionnel que j'ai relevé dans des conditions difficiles », dit-elle. Sa maison venait d'être rasée par les flammes quand elle s'est mise à la rédaction de cet ouvrage.

Infirmière clinicienne en stomothérapie à l'Hôpital général de Montréal, consultante, conférencière, formatrice, préceptrice en soins de plaies. « Tous les jours, Diane démontre son talent extraordinaire en matière d'évaluation, de diagnostic, de planification et d'initiation aux traitements et plans d'intervention de courte et de longue durée », mentionne Lincoln D'Souza, conseiller principal et directeur du programme soins de plaies et stomothérapie du CUSM.



Aux commandes de son entreprise, Diane St-Cyr inc., elle donne aussi des consultations privées et des formations en soin de stomies et de plaies dans différents établissements.

« Je me suis toujours engagée à fond comme stomothérapeute, tant dans les associations provinciale et canadienne qu'internationale. J'ai fait partie du comité de développement d'examens pour le premier examen de certification en stomothérapie de l'Association des infirmières et infirmiers du Canada. C'est une belle réalisation. »

En 1996, alors qu'il n'y avait plus de formation d'infirmières stomothérapeutes au Canada, Diane St-Cyr et une collègue ont proposé que le programme soit dorénavant géré par l'Association canadienne des stomothérapeutes. D'abord offert par correspondance, il se donne maintenant en ligne. Sa participation au redémarrage de la formation est un de ses fleurons.

Diane St-Cyr pense non seulement les plaies, mais s'attarde à l'aspect psychologique, à l'accompagnement de la personne et de sa famille. « J'essaie de soigner tout l'être qui souffre, dit-elle. Ce qui m'anime, c'est d'être le défenseur des patients, de me battre pour leur donner une meilleure qualité de vie en aidant les infirmières à être mieux outillées. »

L'important, c'est de partager son expertise.

LES INFIRMIÈRES, DES CHEFS DE FILE INCONTOURNABLES

Le leadership infirmier et ses conditions d'exercice sont au cœur de ses recherches et de son enseignement. « Le leadership, c'est la capacité d'influencer », rappelle Danielle D'Amour, professeure titulaire à la Faculté des sciences infirmières de l'Université de Montréal, qui travaille à ce que les infirmières influencent plus et mieux les orientations que devrait prendre le système de santé pour suivre l'évolution de la société et des clientèles.

« Au Québec, on reconnaît la compétence des infirmières, mais on leur laisse peu de place pour influencer les décisions, constate-t-elle. Les ressources infirmières sont moins valorisées et utilisées qu'ailleurs. L'Ordre, les universités, les directrices de soins infirmiers font beaucoup, mais peuvent faire encore mieux. »

Professeure, chercheuse, formatrice et mentore, Danielle D'Amour se démarque par la richesse de sa production scientifique, par la somme des communi-



tions présentées dans le cadre de colloques et de congrès, et par sa participation renouvelée « à nombre d'activités de valorisation de connaissances au Québec, au Canada, et sur la scène internationale », note Francine Girard, doyenne de la Faculté.

Son leadership est au service du leadership infirmier, et est reconnu comme tel. Directrice fondatrice du Centre FERASI (Formation et expertise en recherche en administration des services infirmiers) qui regroupe les Universités Laval, McGill, de Montréal et de Sherbrooke, Danielle D'Amour est particulièrement fière de son rôle de chef de file dans l'élaboration de cette collaboration entre les universités. « La diffusion des connaissances, c'est important, mais pas suffisant. Il faut les transférer dans des structures concrètes. Au-delà de mes travaux personnels qui ont une diffusion

mondiale, le Centre laisse une structure qui va permettre aux soins infirmiers d'évoluer et aux infirmières de prendre plus de leadership dans le système de santé », croit-elle.

J'ai la conviction que le système de santé pourrait bénéficier beaucoup plus des ressources infirmières.

PRÉVENTION DE LA MALADIE

TOUJOURS PENSER AU CLIENT

À la suite de la grande campagne d'hygiène des mains *Vous pouvez le demander : des mains propres pour vos soins* orchestrée par Louise Leduc, directrice de la planification, santé publique et gestion de

Il y a quelque chose de plus profond que la campagne et ses résultats intéressants, c'est le fait de reconnaître la place du client dans les soins.

la qualité au CSSS du sud de Lanaudière, on a remarqué une augmentation de 14 % du taux de mains propres. L'équipe de prévention des infections qu'elle dirigeait contribue ainsi à maintenir un des taux d'infections nosocomiales les plus bas au Québec. Grâce à des actions préventives, on évite près de 500 infections nosocomiales par an.

Elle en est fière. « On avait de nombreuses stratégies à mettre en place. Il fallait trouver des alliés et des appuis, s'associer la direction, les gestionnaires, le corps médical, le personnel », dit celle qui a relevé le défi de la mobilisation avec une campagne novatrice et audacieuse. Elle demandait au CSSSSL de s'afficher comme un endroit où le client était légitimé de demander des mains propres !

Quand elle a laissé son poste de chef d'unité de soins pour exercer la fonction de conseillère en prévention des infections à laquelle elle se consacre depuis une douzaine d'années, Louise Leduc a eu un



véritable coup de foudre. « C'est le dossier qui m'a le plus permis de m'épanouir et d'expérimenter toutes les facettes de la fonction d'une infirmière : l'enseignement, l'organisation de campagnes de sensibilisation, la créativité pour la conception des affiches et des concepts de campagne, la rédaction, la recherche, le travail

avec des données probantes, le travail avec des spécialistes. » Toujours, elle a le patient en tête. C'est son leitmotiv. « Tout ce que j'ai accompli, je l'ai fait pour que le patient s'en sorte gagnant. »

Elle considère que la prévention des infections est une mesure de la qualité des soins, ce qui la conduit à se préoccuper maintenant de la qualité dans son sens plus large. « J'ai pu expérimenter des façons d'aborder un problème, de m'associer des gens, de les mobiliser pour améliorer les situations, je souhaite appliquer cette expérience à la qualité des soins. »



PROMOTION DE LA SANTÉ ÊTRE UNE PASSEUSE

Infirmière-chef à l'Unité de psychiatrie de l'Hôpital général juif-Sir Mortimer B. Davis, Louise de Bellefeuille travaille depuis plus de 40 ans en santé mentale tant sur le plan professionnel, pédagogique, communautaire que politique. Elle n'a jamais cessé de s'engager pour améliorer la qualité de vie d'une clientèle souvent marginalisée, et œuvre aussi depuis 20 ans à l'Association canadienne pour la santé mentale. « Par son engagement, elle a démontré un intérêt prioritaire pour la santé mentale, la promotion et la prévention », souligne Jacques Duval, directeur général de l'Association.



Depuis 2007, Louise de Bellefeuille siège au conseil d'administration de la Commission de la santé mentale du Canada. Dirigée par Michael Kirby, la Commission s'emploie à démystifier la maladie mentale, à la faire connaître en combattant la stigmatisation et la discri-

mination, et à inciter les gens à sortir du travail en silo pour collaborer au mieux-être des personnes atteintes. « On doit sensibiliser tout le monde à la santé mentale et s'assurer que chacun avec ses limitations peut sentir qu'il contribue à la communauté, qu'il accomplit quelque chose pour les autres. »

Partageant les vues de la Commission, Louise de Bellefeuille vise la tolérance, l'ouverture, l'acceptation des différences, l'intégration des personnes avec leurs forces et leurs faiblesses. « Il faut ouvrir, parler de ce que l'on préfère trop souvent taire ou cacher, faire en sorte que les tabous s'estompent. L'isolement est un des principaux problèmes des patients qui ont des problèmes de santé mentale et de leur famille. » Pour rompre cet isolement, elle a mis sur pied, il y a plus de 20 ans, des groupes d'entraide pour les parents et les proches bousculés par la maladie mentale.

« Je suis une passeuse, dit-elle. J'essaie de transmettre à d'autres l'énergie et la volonté de travailler en santé mentale. Si je réussis, je serai très contente. »

Les travailleurs de la santé sont, paraît-il, ceux qui ont le plus de préjugés envers la maladie mentale. Il importe de les sensibiliser.

RAYONNEMENT INTERNATIONAL INFIRMIÈRE ET FIÈRE DE L'ÊTRE

Louise Gareau, infirmière de combats, c'est le titre du livre que lui a consacré Bernard Roy (Presses de l'Université Laval, 2008). Un titre qui convient bien à cette militante qui s'est toujours battue pour que les femmes aient accès à des soins et des services de santé qui leur conviennent.

Infirmière communautaire, Louise Gareau a collaboré à la mise sur pied du Centre de santé des femmes de Québec, a défendu le droit à l'avortement, à la planification familiale, à un accouchement plus humain. Le jour où elle a senti qu'elle avait fait le tour du jardin, elle s'est engagée au Nicaragua qui, au lendemain de la révolution, avait grand besoin d'infirmières. De 1983 à 1988, elle y a travaillé comme infirmière en obstétrique et gynécologie. Conseillère en santé maternelle et infantile, elle y a fait de la recherche sur les maladies sexuellement transmissibles, de la formation, et a surtout obtenu qu'on intègre le dépistage des MST et du cancer du col dans les services des centres de santé. Les témoignages des

femmes ayant subi des avortements clandestins qu'elle a interviewées dans le cadre d'une recherche l'ont marquée à jamais. « C'était d'une telle tristesse... »

De 1991 à 1994, on la retrouve au Rwanda où elle a contribué à l'implantation d'un centre de



counseling et de dépistage du VIH, et assuré la formation des intervenants. Elle a ensuite participé à un projet sur les MST et le VIH auprès de jeunes de République centrafricaine avant de rejoindre la Croix-Rouge et le Burundi où, administratrice médicale, elle a géré la pharmacie qui approvisionnait les hôpitaux tout en veillant à l'évacuation des blessés. De retour au Rwanda, elle a œuvré à la reconstitution des centres de santé et au rapatriement des réfugiés. Face au manque cruel d'anesthésistes, elle a même créé une école d'anesthésistes pour infirmières, qui est toujours active.

Elle s'est associée à des projets en Haïti, en République dominicaine, au Pérou. Enfin, après quelques années de travail à Mingan, à la Romaine, puis à Parent, Louise Gareau a entamé sa retraite mais garde toujours son envie de l'ailleurs.

Au Québec, on n'utilise pas les capacités et les connaissances des infirmières. J'ai toujours travaillé pour élargir le rôle de l'infirmière, c'est ma marque de commerce.

SUSCITER L'INTÉRÊT POUR LA RECHERCHE



Ses recherches en oncologie lui ont valu d'être reconnue dans son milieu et internationalement. Depuis des années, elle s'intéresse aux enfants et adultes atteints de cancer et à leur famille, et à la massothérapie comme approche complémentaire. Consultante à Leucan, elle a obtenu en 2006 une bourse du Réseau de soins palliatifs du Québec pour un projet de recherche visant à évaluer l'accompagnement par le massage offert aux familles endeuillées. « Ce n'est qu'une partie de ce que je fais », précise Andrea Maria Laizner dont le champ d'action est vaste, mais toujours lié au mieux-être et à la santé de l'individu.



soins, professeure adjointe à l'École des sciences infirmières de l'Université McGill, et chercheuse associée au Centre de recherche du CHU Sainte-Justine, Andrea Maria Laizner participe comme personne-ressource et mentore à de nombreuses recherches cliniques.

naires en soins infirmiers, et les encourager à penser, à remettre en question les soins et à chercher les données probantes nécessaires pour en améliorer la qualité », dit Andrea Maria Laizner.

Consultante de recherche en sciences infirmières au Centre universitaire de santé McGill, où elle est aussi responsable de la mise en œuvre des lignes directrices sur les pratiques exemplaires pour les

Ce prix représente pour elle la reconnaissance de son soutien aux infirmières à qui elle prête main-forte pour élaborer des projets de recherche, comprendre les statistiques, faire des demandes de subventions, et obtenir l'approbation du comité d'éthique de la recherche.

« Elle excelle à démystifier la recherche et à faire comprendre son importance au quotidien », insiste Suzanne Lanctôt, directrice associée des soins infirmiers à l'Unité des soins chirurgicaux du CUSM.

« Je veux rendre la recherche plus accessible aux cliniciennes et aux gestion-

La recherche est absolument nécessaire pour construire notre savoir, pour observer et améliorer nos pratiques.

RELÈVE

LE GOÛT DU DÉFI

Son cours de techniques en soins infirmiers tout juste achevé, Marie-Pierre Guérin travaille auprès des clientèles souvent marginalisées des psychiatriés, des itinérants, des toxicomanes, des travailleurs du sexe... Son baccalauréat en poche, infirmière de liaison pour le Centre de réadaptation Ubald-Villeneuve, elle participe à l'implantation d'une équipe de liaison spécialisée en dépendances à l'urgence du CHUQ-CHUL, et

collabore à la rédaction du Guide d'implantation visant à soutenir les régions du Québec souhaitant intégrer une telle équipe.

« Le projet a été instauré en 2007 pour désengorger les urgences en référant la clientèle toxico-mane – alcool, drogue, problèmes de jeu... – à l'infirmière de liaison qui lui offre rapidement des services de réadaptation, explique-t-elle. On veut éviter les portes tournantes. »

Sur place sept jours sur sept, Marie-Pierre Guérin, ou sa consœur, évalue les clients, les oriente, assure la liaison avec les différents dispensateurs de soin, leur facilitant ainsi l'accès aux soins ou aux services.

Reconnu par le ministère de la Santé et des Services sociaux qui a accordé un budget récurrent au Centre Ubald-Villeneuve, le programme est déjà implanté dans deux autres urgences de Québec. « Les psychiatres, les urgentologues et les infirmières des urgences ne peuvent plus se passer de nous !, assure-t-elle. On a une très bonne collaboration. » Ce qui lui est essentiel. Elle ne travaille jamais seule, veille à ce que l'expertise de chacun soit mise à contri-



bution. « Pour chaque client, je discute avec la travailleuse sociale, l'infirmière, le médecin... »

Elle croyait au projet et s'y est consacrée avec ferveur. « Son engagement et son acceptation inconditionnelle de la clientèle ont contribué à favoriser, chez le personnel

clinique et médical du centre hospitalier, le dépistage de la clientèle et l'orientation vers l'équipe de liaison spécialisée en dépendances », constate Lynne Duguay, coordonnatrice des services externes de réadaptation. Elle ajoute que Marie-Pierre Guérin a « surtout permis à de nombreuses personnes d'être mieux dépistées, orientées et traitées pour leur problématique. » ■

C'était un besoin criant. La clientèle engorgeait les urgences et créait beaucoup d'irritants.

LES PARTENAIRES

Des partenaires de prestige sont associés aux prix Florence : Banque Nationale Groupe financier, La Capitale assurances générales, TD Assurance Meloche Monnex, la Fédération interprofessionnelle de la santé du Québec, le ministère de la Santé et des Services sociaux, SANOFI-AVENTIS, Merck Frost, l'Association des Conseils des infirmières et infirmiers du Québec, la SAQ et Ombrelle.